



La folie de l'art brut

ART | Longtemps les artistes bruts ont été délaissés. Cette tendance commence à s'inverser. La Biennale de Venise leur consacre une exposition dès le 1^{er} juin

Sous l'expression « art brut », lancée en 1945 par le peintre Jean Dubuffet pour désigner les œuvres de créateurs préservés de tout conditionnement artistique – autodidactes ou internes d'hôpitaux psychiatriques –, s'agregent des travaux mus par une nécessité intérieure, souvent d'ordre pathologique. L'establishment de l'art a royalement ignoré ces originaux, avant de leur mettre le grappin dessus depuis trois ou quatre ans.

À sa réouverture en avril 2012, le Palais de Tokyo, à Paris, a présenté au beau milieu d'artistes contemporains un singulier Tchéque, Zdeněk Kosek. Le musée Hamburger Bahnhof, à Berlin, consacre actuellement un accrochage aux déclinaisons mathématiques de George Widener, tandis que la Hayward Gallery, à Londres, ouvrira en juin une exposition sur ces mondes obsessionnels. Certaines institutions comme la Halle Saint-Pierre à Paris, le LaM, à Villeneuve d'Ascq (Nord), qui possède un fonds remarquable, ou la Maison rouge, à Paris (ou l'on verra en 2014 la collection d'art brut du producteur Bruno Decharme), avaient pris les devants. L'apogée de cette reconnaissance ? La présence d'artistes

bruts, en juin, à la Biennale de Venise, olympiade du monde de l'art.

On revient de loin. Lorsque Christian Berst a ouvert sa galerie à Paris en 2005, sa clientèle se composait à 90 % de collectionneurs d'art brut. Le ratio s'est inversé depuis que les amateurs d'art contemporain se sont emballés pour ces « irréguliers » de l'art, pour reprendre la formule du marchand Daniel Cordier. Même les people s'y mettent. Josiane Balasko a acquis une œuvre de Francis Marshall sur le stand de la galerie strasbourgeoise Ritsch Fisch, en 2012, à la foire Art Paris.

« Refuge de l'authenticité »

Pourquoi ce rattrapage ? Ces travaux s'imposent alors que l'art actuel tourne parfois à vide. « Ce sont des œuvres chargées qui portent en elles quelque chose d'essentiel », souligne M. Berst. « C'est le dernier refuge de l'authenticité car, entre le créateur et sa production, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier. Cela fait écho à des choses viscérales que nous avons en nous. Ce sont des gens qui ne trichent pas, ils ne travaillent pas pour se forger une place dans l'histoire de l'art, mais pour tenir debout. »

Néanmoins, la plupart des collectionneurs d'art contemporain restent friands de pièces dont la

grammaire formelle ne perturbe pas leurs repères, comme celles de Dan Miller, qui évoquent Cy Twombly. Le « veteraneur » Jean-Pierre Ritsch Fisch avance une autre raison à ce regain d'intérêt : « Les gens en ont assez du bling bling. Ils se rendent aussi compte que pour 10 000 à 15 000 euros, on peut avoir une pièce majeure d'art brut. »

Sans tomber dans l'hyperbole, les prix ont sérieusement augmenté. « Quand j'ai ouvert, c'était rarissime de proposer des œuvres à plus de 2 000 euros, la plupart étaient à 500 euros », rappelle M. Berst. Sauf bien sûr les figures de proue de l'art brut comme Aloïse, Henry Darger ou Martin Ramirez, dont les chefs-d'œuvre sont devenus introuvables. Voilà sept ans, les dessins de Lubos Plný valaient 1 500 euros. En avril, au



Œuvre sans titre, d'Anna Zemankova.

COURTESY GALERIE CHRISTIAN BERST

Salon Drawing Now, à Paris, la Galerie Berst en a cédé trois pour 14 500 euros pièce. En mars, la maison de ventes Cornette de Saint-Cyr avait cédé pour 10 000 euros une œuvre délicate de Guo Fen

gyi, une artiste brut présentée à la Biennale de Venise

Malgré ces fremissements, l'art brut a encore du travail pour s'imposer dans les grands musées comme le Centre Pompidou, dont la

collection a quasiment fait l'impasse sur la question ■

ROXANA AZIMI

Biennale de Venise, du 1 juin au 24 novembre www.labiennale.org